XVe ANNÉE — N° 4313 — JEUDI 7 JANVIER 1904

LA CROIX

5 CENTIMES — 84, Grande-Rue 84 — DE ROUBAIX-TOURCOING — 86, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

LA JOURNÉE

Ce matin, à 11 heures, a eu lieu dans la salle du Consistoire, au Vatican, la lecture solennelle du décret pontifical proclamant l'héroïcité des vertus de la vénérable Jeanne d'Arc.

Mgr Touchet a remercié dans un discours ému, et rappelé que Pie X, alors qu'il était patriarche de Venise, avait lui-même fait instance auprès de Léon XIII pour obtenir cette proclamation.

Le Pape a parlé de la France avec une profonde affection.

×

M. Millerand est exclu du parti socialiste par la Fédération socialiste de la Seine.

×

Le général de Cornulier-Lucinière se pourvoit au Conseil d'Etat contre sa convocation devant le Conseil d'enquête et ne comparaîtra pas.

×

On est toujours incertain sur le sort de la « Vienne ». Elle aurait cependant le nouveau été aperçue, dit-on, par un navire de commerce.

×

Nous extrayons du rapport sur l'administration de la marine civile et commerciale en 1901 des détails sur la nouvelle et lamentable progression du nombre des divorces. Le rapporteur officiel est obligé de reconnaître que ce sont les régions les plus chrétiennes qui opposent à ce mouvement de décadence la plus sérieuse résistance.

×

ETRANGER. — Les nouvelles d'Extrême-Orient sont aujourd'hui plus graves. Nous ne croyons pas pourtant qu'il faille désespérer du maintien de la paix.

On assure que le roi d'Angleterre a fait une démarche personnelle auprès de Nicolas II en vue d'obtenir de lui qu'il impose son autorité pour aboutir à une solution pacifique.

Un député hongrois a été assassiné par deux jeunes paysans dont le père avait en le député comme adversaire dans un procès perdu.

Les Anglais poursuivent sans rencontrer d'obstacle leur marche à travers les premiers plateaux du Thibet

L'AFFAIRE DE LA BOURSE DU TRAVAIL

Contrairement à ce qu'on avait pu croire au moment où avait été connue la démission de M. Gauneval, l'instruction des faits relatifs aux affaires de la Bourse du travail non seulement n'est pas close, mais paraît entrer dans une période d'activité, notamment en ce qui concerne Bousquet, Beaussier, Nicon et Laporte.

M. Cail, en effet, qui a repris la suite de l'instruction des mains de M. Gauneval, parti en congé, a convoqué pour cette après-midi, à son cabinet, Bousquet, qu'il interrogera en présence de Me Wilm.

De plus, en vertu d'un mandat de cet magistrat, M. Berthelot, commissaire aux délégations judiciaires, s'est transporté ce matin dans différentes imprimeries.

Ce déplacement avait pour but de constater dans quelles conditions avaient été faites les manifestes et prospectus affichés et distribués par les soins du Syndicat de la boulangerie.

Il a, paraît-il, saisi de nombreux documents. (*Patrie.*)

« L'Evangile du pauvre »

L'Evangile doit surtout être lu avec le cœur. C'est ce qui en fait le livre de tous les âges et de toutes les générations.

Son but n'est point de servir de pâture à la vaine curiosité des hommes et à leurs orgueilleuses investigations. C'est un pain de vie miséricordieusement donné par Dieu à ses enfants pour les nourrir, les consoler, les réconforter et les soutenir dans le lumineux devoir dont la voie conduit au ciel.

Que des savants le lisent en savants pour le défendre contre les attaques de la fausse science, rien de mieux.

C'est ce qu'ont fait les Pères et les Docteurs à toutes les époques, et grâce à eux le Livre sacré a désarmé successivement toutes les critiques.

Mais le savant qui se croit appelé à cette mission ne doit nourrir les pages divines qu'avec l'humilité du croyant, et prendre constamment pour guide l'Autorité désignée par Dieu pour demeurer dans les siècles l'interprète infaillible et le dépositaire fidèle de ce trésor de vérité.

La soumission à cette règle est un devoir et aussi le plus sûr moyen d'éviter ces *naufrages de la foi* dont parle saint Paul et dont le spectacle est si douloureux pour les âmes chrétiennes.

Mais les fidèles ont mieux à faire que d'analyser la fleur évangélique et d'en décortiquer curieusement les pétales.

Ils ont à en jouir et à s'en servir. Ils doivent le savourer, s'imprégner de son parfum, s'assimiler son suc de vie.

C'est ce qu'a sans doute pensé un écrivain qui s'est fait dans les lettres chrétiennes une place éminente, Mgr Baunard, en offrant très opportunément pour étrennes aux âmes fidèles son beau livre de *L'Evangile du pauvre* (1).

Arrivé à cette heure de la vie qui n'est ni le couchant, ni même le déclin — quoi qu'en dise le distingué prélat, — mais où l'homme a bien le droit de se reposer un peu des fatigues d'un laborieux midi, le Recteur de l'Université catholique de Lille prend les délassements de sa dernière année dans l'Evangile.

Et à l'exemple du saint Jean dont il a commenté si délicieusement la vie angélique (2), il finit par trouver aussi que tout le « précepte du Seigneur » se résume en ce mot : *Mes petits enfants, aimez-nous les uns les autres.*

Et il nous montre en son touchant livre le superbe épanouissement de l'arbre séculaire de la charité catholique dont les racines plongent dans l'Evangile.

On s'est beaucoup servi, dans les récentes controverses, de la comparaison du germe et de la plante.

On a montré que tous les organes essentiels de l'Eglise sont en germe dans l'Evangile, comme la plante est dans sa semence, l'homme dans l'enfant.

C'est cette même démonstration que fait Mgr Baunard par rapport à la charité catholique.

Son œuvre n'est pas d'un polémiste. En conteur charmant, en historien, en poète, en philosophe et en théologien, il contemple avec un filial orgueil les plus belles efflorescences de l'amour du prochain qui parent l'Eglise et, parcourant le champ évangélique, il montre l'un après l'autre les grains de sénevé qui ont produit ces arbres bienfaisants.

Voici Bethléem, la Nativité, l'Epiphanie : voyez le misérable état du pauvre dans l'antiquité païenne, voyez les honneurs que lui décerne l'Eglise, voyez la sollicitude de cette mère pour les petits, pour les nourrissons, voyez-la se penchant sur les berceaux dans l'œuvre des crèches, voyez ces hôpitaux d'enfants créés par la charité catholique.

Et l'exil en Egypte! Il fait penser aux migrations du pauvre, il évoque le triste tableau des déménagements d'ouvriers, l'horreur de certains logements de travailleurs, les efforts de l'Hospitalité chrétienne, ses dépôts, ses refuges de nuit et ses asiles pour recueillir les jeunes émigrants jetés sur le pavé des grandes villes.

Et à Nazareth, quel idéal de la famille ouvrière, puis de la veuve et de l'orphelin de l'ouvrier! Là sont en germe les efforts séculaires de l'Eglise pour améliorer le sort du travailleur et ennoblir l'outil. Là se forme, entre les mains de la pieuse mère, la vocation du prêtre, du futur missionnaire, du futur martyr.

Puis, avec Jésus au désert, c'est la faim et les tentations du pauvre; avec Jésus prêchant, c'est l'Evangile aux pauvres — *pauperes evangelizantur;* — avec Jésus guérissant, c'est la charité aux pauvres souffrants.

Un jour, un vicaire de Saint-Ambroise à Paris va visiter un enfant de son patronage tombé malade. Le petit avait la petite vérole noire. Non seulement l'abbé alla le voir chaque jour, mais il s'installa presque constamment à son chevet. Un soir qu'il était contraint de s'en aller, l'enfant se mit à pleurer, et, à travers un sanglot : « Père, dit-il, embrassez-moi! »

L'abbé ne se demanda pas si Elisabeth de Hongrie au château de Wartbourg, si François Xavier dans les hôpitaux de Venise, avaient fait plus, avaient fait moins.

Mais il savait que Jésus, dans l'Evangile, avait touché les lépreux, et, se penchant sur ce pauvre front tuméfié, pourri, il le baisa.

L'enfant ne pleura plus.

Cet abbé était l'aristocratique abbé d'Hulst, le futur député et recteur de l'Institut catholique de Paris.

Mahomet avait dit : « Fuis le lépreux comme tu fuirais le lion. » Mais Jésus se complut à toucher et guérir les lépreux.

Et cet exemple suffit pour faire éclater au sein de l'Eglise ces héroïsmes, et surgir ces héros tels que le P. Damien Deveuster, l'incomparable apôtre des lépreux de Molokaï, comme les Sœurs franciscaines dans les îles Sandwich, dont l'une ne peut succomber à la contagion de l'affreux mal sans que dix autres de France ne s'offrent pour la remplacer, et comme ces Pères Jésuites, enfin, qui, à Madagascar, recueillent dans leur léproserie du Betsileo, vêtissent, nourrissent et soignent ces malheureux à qui le gouvernement colonial interdit de sortir et de mendier.

Et la tendresse de Jésus pour les esclaves : « J'ai pitié et je le guérirai! » n'a-t-elle pas été le point de départ de cette évolution sociale unique dans l'histoire qui amena insensiblement la transformation d'une société qui comptait à peine 25 millions d'hommes libres contre 150 millions d'individus auxquels la loi d'airain du paganisme ne reconnaissait même pas la personnalité humaine? *Ferrabile genus*, disait Pline.

Et le Gethsémani du pauvre, sa flagellation, ses humiliations, son immolation, comme elles se divinisent par l'exemple du Pauvre divin!

Et quel réconfort pour les « pauvres volontaires », ces religieux, de penser qu'ils suivent la même voie douloureuse, qu'ils passent par les mêmes prétoires, les mêmes angoisses, pour aboutir au calvaire et au triomphe vraiment digne de Jésus, la victoire du mal par l'amour, la résurrection par la charité qui ne peut mourir, *nunquam excidit!*

Voilà comment il faut lire l'Evangile. Toute l'histoire de l'Eglise s'y trouve, toute ses enseignements, toutes ses œuvres, toutes ses espérances.

Et comme, après une telle lecture, on se sent pris non pas de haine, mais de profonde pitié pour les malheureux qui ont fait le rêve insensé de remplacer l'Evangile et son œuvre par je ne sais quelle science froide et sans cœur qui ne séchera jamais une larme, n'arrêtera aucun désespoir sur le bord de l'abîme!

CYR.

(1) *L'Evangile du pauvre*, par Mgr BAUNARD, un vol. in-12, chez Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris.

(2) *L'apôtre saint Jean*, par Mgr BAUNARD, un vol. in-12, chez Poussielgue.

ROME

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

La proclamation de l'héroïcité des vertus de la vénérable Jeanne d'Arc

Rome, 6 janvier, 2 heures.

Dans la salle du Consistoire a eu lieu à 11 heures la lecture solennelle du décret proclamant l'héroïcité des vertus de la Vénérable Jeanne d'Arc.

Etaient présents, LL. EEm. les cardinaux Ferrata, Matthieu, Steinhuber, Mgr Panici, secrétaire de la Congrégation des Rites lut d'abord le décret d'héroïcité des vertus des martyrs hongrois : Marc Crisin, chanoine de Gran, Etienne Pongracz et Melchior Grodecz, de la Compagnie de Jésus, puis le décret relatif à Jeanne d'Arc.

Le décret rappelle comment la Sagesse divine suscita au XVe siècle cette jeune fille, émule de Débora, de Jahel et de Judith. Il ajoute qu'il convenait que ce prodige fût accordé à une nation dont le grand nom et la gloire militaire ont rayonné d'un si vif éclat.

« Comme autrefois, poursuit le décret, ce peuple dut à la Pucelle d'Orléans de retrouver son salut et sa dignité; ainsi, dans les violents troubles actuels, que ce peuple mette son espérance de retrouver la paix et la justice en celle à qui aujourd'hui l'Eglise reconnaît la gloire des vertus héroïques. »

Puis le décret résume la biographie de la Vénérable et l'histoire de sa cause.

Mgr Touchet a prononcé le discours d'action de grâces. » Ainsi se trouve affirmé, constate-t-il, par le tribunal chargé, au nom de Dieu même, de protéger l'idéal moral supérieur, que Jeanne a pratiqué héroïquement les vertus qui contraignent l'admiration des philosophes : la *prudence*, la *justice*, la *tempérance*, la *force* et ces autres qui excitent l'émulation des saints : la *foi*, l'*espérance*, la *charité*, l'*humilité*, la *pureté*. »

Puis le prélat remercie le Pape au nom du diocèse d'Orléans, de la France entière et de toute l'Eglise, d'inaugurer son pontificat par ce témoignage rendu à la sublime jeune fille en qui s'incarne le plus hautement la patrie française. Il rappelle délicatement que le cardinal Sarto, en avril 1899, avait fait instance auprès de Léon XIII en faveur de la cause de Jeanne d'Arc. Il souhaite en terminant que la Vénérable Jeanne renouvelle les plus beaux exploits de sa vie mortelle et obtienne à la France la paix sereine des esprits et l'union des cœurs.

« La France, dit-il, Saint-Père, est si douce quand elle est unie! si humaine quand elle est pacifiée! »

Mgr Kohl, évêque auxiliaire de Gran, remercie en latin Pie X pour le décret des martyrs hongrois.

Il termine en insistant avec une grande énergie sur l'attachement des catholiques de Hongrie pour le siège de Pierre.

Le Pape lit sa réponse.

Il rappelle que le martyre inclut toute sainteté; félicite le collège germanique auquel Marc Crisin appartint et la Compagnie de Jésus. Il déclare avec un accent pénétré que la cause de Jeanne d'Arc lui apporte une grande joie. Cette jeune fille, par ses vertus au-dessus de son âge, au-dessus de sa condition, *usque ad effusionem sanguinis*, est une gloire non seulement pour la France mais pour toute l'Eglise. Elle est un exemple de cette vérité que nous devons toujours espérer en la Providence qui sauve tout quand tout est perdu.

Le Pape déclare son affection pour la France, peuple généreux, dont la première gloire est son attachement à la religion catholique et le défense des droits et de la liberté de l'Eglise.

Aujourd'hui la France traverse de regrettables épreuves, mais Jeanne montre que le salut peut être obtenu par les souffrances poussées jusqu'aux suprêmes sacrifices.

Parmi les assistants, on remarquait M. et Mme Nisard, MM. Laudet, de Courcelles, secrétaires de l'ambassade.

B. SIENNE.

GAZETTE

CEUX QUE L'ON DÉCORE

Parmi les derniers palmés figure, dit la *Bourgogne*, le citoyen Chauvisé, adjoint socialiste de Brienon et collaborateur du *Pioupiou de l'Yonne*.

Chauvisé n'ayant qu'un mince bagage littéraire, oratoire et administratif, c'est évidemment comme collaborateur et admirateur d'Hervé que le ministre de l'Instruction publique vient de lui accorder les palmes...

Le général André poursuit pour la forme les gens qui veulent planter le drapeau dans le fumier, et M. Chaumié les décore après que M. Vallé les a fait acquitter.

C'est très bien!

Mais comment ces fiers socialistes, si ennemis de l'uniforme, osent-ils ainsi mendier des rubans?

SAGES PAROLES

On sait que la Commission des hospices de Marseille a laïcisé à outrance les hôpitaux.

Or, aux réceptions du 1er janvier à l'Hôtel de Ville, le maire, M. Chanot, a tenu à donner aux sectaires administrateurs cette discrète mais sévère leçon :

Notre but commun est le soulagement des pauvres; nous ne l'avons pas perdu de la même façon; quant à moi, j'ai estimé que la laïcisation a été faite avec une hâte qui ne peut apporter que le trouble dans les finances des hospices; je le constate avec peine. Je souhaite que les résultats répondent à vos intentions.

Ces paroles sont à la fois courageuses et sages.

LA FACÉTIE D'UN LEMICE-TERRIEUX

L'illustre Lemice-Terrieux n'est pas mort intestat, il a laissé de nombreux mystificateurs qui exploitent fructueusement son fonds de facétieuses industries.

C'est ainsi que d'innombrables camelots vendent en ce moment à Paris une feuille le *Sahara*, soi-disant organe de S. M. l'empereur Jacques Ier.

Il faut d'ailleurs reconnaître que les auteurs de cette plaisanterie n'ont rien négligé pour le faire prendre au sérieux.

C'est ainsi qu'ils prêtent à Jacques Ier des raisons de son attitude, qui ne manquent pas d'intérêt, celle-ci, par exemple :

Profondément écœuré par le spectacle qu'offre actuellement la France où les saines traditions de liberté individuelle sont chaque jour impunément violées, après avoir assisté à la décadence des mœurs, aux iniquités sociales qui se commettent dès lors à l'ordinaire sans que le peuple se révolte, tant l'on a oblitéré en lui le sens de toute justice, etc.

C'est ce que pensent tous les Français sains d'esprit, mais ils ne vont pas au Sahara, ils travaillent à restaurer dans leur patrie les principes de liberté et de morale, et cela suffit à leur activité.

Mais les plaisantins, auteurs de ce canard, n'ont qu'un but : arracher quelque monnaie aux naïfs en leur vendant un *Sahara* falsifié.

Il y a des pauvres plus intéressants à qui on doit réserver son aumône.

ATTRISTANTE CONFIRMATION

L'attristante confirmation du fait d'un général français s'abaissant jusqu'à faire espionner des soldats et à les punir d'un acte de politesse envers un prêtre, leur ami, nous arrive par la lettre suivante :

Monsieur,

Je lis dans la *Croix* un petit article de la « Gazette » intitulé : « A peine croyable. »

Vous pouvez cependant la croire, car j'ai un cousin germain, jeune soldat au 125e régiment d'infanterie, à Poitiers, qui a été puni de deux jours de prison et de trente jours de consigne, pour avoir rendu visite à M. l'abbé Boyer.

Son nom et son matricule lui ont été demandés par un sous-officier de faction à la porte de M. Boyer.

Vous pouvez affirmer cela, sans crainte d'être démenti, car c'est l'exacte vérité.

Des faits semblables méritent d'être dénoncés à l'indignation des honnêtes gens et ne seront jamais assez connus.

Notre correspondant aurait pu ajouter : « et ne seront jamais assez sévèrement jugés. » Nous croyons qu'il serait utile de dénoncer un pareil abus de pouvoir à la tribune du Parlement.

UN ACTE DE CRUAUTÉ ENVERS LES PAUVRES

On nous écrit de Cherbourg :

L'établissement charitable des Sœurs de Sainte-Marie, à Cherbourg, recueille 75 vieilles femmes et 110 fillettes orphelines ou indigentes. Le département lui accorde, par an, une subvention de 300 francs; la ville jusque-là lui donnait un secours annuel de 3 000 francs, ce qui portait à 40 000 francs son budget total. Mais ces 40 000 francs pour 200 personnes — religieuses comprises, — font 200 francs pour chacune d'elles. Avec cela, les Sœurs trouvaient moyen de nourrir, de loger, de soigner, de vêtir et d'instruire leurs pensionnaires.

Le nouveau Conseil municipal socialiste a retiré à l'unanimité moins une voix — celle de l'honorable M. Féron, — le secours de 3 000 fr. que la précédente administration accordait.

Pour arriver à ses fins, le maire s'est servi de misérables arguments, prétextant entre autres que la charité privée avait vécu, que c'était à la charité publique de porter remède à ces misères.

Or, le lendemain même, un pauvre homme, Alexandre Lepigeois, mourait sur la voie publique faute de secours immédiat accordé par l'Assistance publique.

Le maire est obligé de l'avouer dans une lettre qu'il publie aujourd'hui mardi dans un journal de la localité.

Aussi la population est-elle indignée.

Le Comité catholique vient de faire placarder une affiche de protestation contre la mesure inhumaine prise par le Conseil.

LA CAUSE DE L'EXCLUSION

Aux termes d'une délibération de la Fédération socialiste de la Seine, M. Millerand est exclu du parti socialiste français.

Cause de l'indignité de l'ancien ministre de M. Waldeck-Rousseau : le 23 novembre dernier, M. Millerand a voté contre le désarmement de la France demandé par M. Hubbard, aidé de M. Jaurès et de M. de Pressensé, qui donna ce motif de la proposition : « La revanche, personne ne la veut, personne ne l'a jamais voulue. »

Que M. Millerand soit débordé, cela n'a rien d'imprévu : M. Waldeck-Rousseau l'a été au Sénat, M. Jaurès a déjà failli être jeté par-dessus bord, et ne tardera pas à aller rejoindre M. Millerand dans les oubliettes du parti socialiste.

Si ces messieurs sont surpris, ils sont les seuls, et ils ont moins que personne le droit de l'être; car nous ne leur avons pas ménagé les avertissements.

L'exclusion de M. Millerand n'offre donc aucun intérêt; ce qui est fort intéressant, et surtout fort instructif, c'est la cause de son exclusion : M. Millerand est exclu pour avoir refusé de livrer la France désarmée à l'étranger dont les canons sont chargés jusqu'à la gueule.

Il s'est le parti socialiste, depuis cinq ans parti de gouvernement, le parti socialiste sans l'appui duquel M. Combes déclare hautement qu'il renoncerait à gouverner, c'est le parti socialiste qui prononça cette exclusion éclairée par ce motif du désarmement de la France devant l'étranger armé.

De ce fait, la politique du parti socialiste est mise à nu.

L'accession au pouvoir est un but pour les partis d'opposition, qui, lorsqu'ils l'ont atteint, deviennent partis de gouvernement.

Pour le parti socialiste, l'accession au pouvoir n'a été qu'un moyen pour jeter plus promptement la France dans la révolution, et faire triompher l'internationalisme.

Comme conséquence, pendant que les partis d'opposition, devenus partis de gouvernement, montrent plus de réserve et de retenue, parce qu'ils ont plus de responsabilité, le parti socialiste, devenu parti de gouvernement, montre plus d'audace et de violence, parce qu'il a plus de force.

Conclusion : qu'ils le veuillent ou non, les gouvernements qui s'appuient sur les socialistes ne sont que les instruments de ces derniers, pour nous mener plus sûrement et plus promptement à la révolution, à l'anarchie et à l'internationalisme.

J. B.

LES GRÈVES DE LYON

Lyon, 6 janvier. — Les députés de Pressensé et Krauss ont rendu visite hier aux 22 patrons tisseurs dont les usines chôment actuellement. Deux seulement ont accepté une partie des revendications ouvrières, et ne seront à traiter avec le Syndicat des tisseurs.

A l'issue d'une réunion à la Bourse du travail, 2000 grévistes se sont rendus dans les rues du centre, conspuant les patrons, chantant des refrains révolutionnaires. A la tête de la manifestation se trouvaient MM. de Pressensé, Krauss et Colliard, députés.

FEUILLETON DU 7 JANVIER 1904 — 4 —

PASCALINE CHABEYRAS

(HISTOIRE VRAIE)

Sa fureur contre la soutane du prêtre et la cornette de la religieuse avait complètement disparu.

L'abbé Gendre et les bonnes Sœurs d'Allognon le visitaient impunément, Théodore Chabeyras assistait, indifférent, aux entretiens de sa fille avec l'abbé et les religieuses.

A l'arrivée et au départ du prêtre, le pauvre fou lui serrait la main, avec parfois je ne sais quel d'interrogateur dans le regard, mais sans mot dire. Son cerveau était-il totalement vide d'idées? C'est ce que nul ne pouvait savoir, car rien n'indiquait qu'il comprît ce qu'on faisait ou se disait autour de lui.

Pascaline, tout en s'occupant de son père, se mit en devoir d'apprendre à lire et à écrire. Les religieuses furent ses premières maîtresses. Elle suivit aussi le catéchisme préparatoire à la Première Communion, assista régulièrement à tous les offices qui se faisaient à l'église le dimanche et sur la semaine. D'une intelligence très vive, avide d'apprendre, pieuse comme un ange, la fille du braconnier fit des progrès si remarquables en science religieuse et en vertus, que l'abbé Gendre la jugea capable de faire sa Première Communion en même temps que les enfants qui avaient déjà deux années de catéchisme. Immense fut la joie de la *petite sauvage*, comme l'appelaient encore parfois, mais en riant, les enfants d'Allognon, quand M. le curé lui apprit cette bonne nouvelle.

Son ardeur à étudier son catéchisme devint encore plus vive, son application à l'école plus soutenue, sa soumission et sa piété plus grandes.

Le grand jour arriva enfin.

Théodore Chabeyras, qui était toujours aussi fou, mais dont la santé avait beaucoup décliné depuis trois semaines, n'accompagna pas sa chère fille à l'église. Avant de partir pour le saint lieu, Pascaline était allée embrasser son père. Elle avait espéré, la chère petite, que peut-être la vue des vêtements blancs qui l'enveloppaient de la tête aux pieds remuerait heureusement le cerveau atrophié du braconnier et y ferait briller une étincelle d'intelligence. Hélas! il n'en fut rien. L'amnésie resta la même. Aucune lueur de raison ne parut dans le regard mort, mais toujours doux, de Théodore Chabeyras. Il embrassa Pascaline, comme il la faisait chaque jour, mais ce fut tout.

La cérémonie achevée, Pascaline rentra chez elle, le cœur débordant de joie, l'âme enivrée de bonheur. Jésus était avec elle!... Jésus! Ce Dieu fait homme qui jadis rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts! Jésus! le Dieu des petits et des malheureux! Ah! si dans ce beau jour il voulait avoir pitié du malheureux fou! Elle courut à son père, se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Père, père chéri, embrasse ta fille; elle porte Dieu dans son cœur!

Et elle lui présenta ses joues rosées par le bonheur.

A ces accents, Chabeyras semble sortir d'un autre monde.

Il regardait sa fille, comme il ne l'avait peut-être jamais regardée, mais ses lèvres restaient closes. Toutefois les témoins de cette scène sentaient bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans le cerveau du braconnier.

On aurait dit que le pauvre fou cherchait à saisir un objet qui, sans cesse, lui échappait.

Tout à coup, ses yeux, qui s'étaient étrangement dilatés, se remplirent de larmes; il éclata en gémissements et en sanglots et, laissant tomber sa tête hirsute sur la poitrine de l'enfant qui suffoquait, il s'écria :

— Pascaline, ma fille, ma bien-aimée!

Et il s'évanouit.

A ce moment tragique entrait le Dr Libaroux.

— Mon enfant, dit-il à Pascaline qui était accourue au-devant de lui, remercie le bon Dieu. Je viens d'entendre le cri de votre père; il a recouvré la raison. Nous pourrons au moins sauver son âme.

Le cher docteur avait dit vrai. Théodore Chabeyras avait recouvré la raison. Pascaline n'en rendit sûrement bien compte dès que son père eut repris ses sens.

Le Dieu de l'Eucharistie, qu'elle portait dans son âme virginale et qu'elle avait supplié avec tant de foi et d'amour, avait opéré ce miracle inespéré qui devait bientôt être suivi d'un autre plus grand encore.

Un mois après, en effet, ce fut l'âme du braconnier qui en fut l'objet. Sentant sa fin approcher, ce grand pécheur écouta les conseils et les supplications de sa fille. Il accepta de bonne grâce le ministère de l'abbé Gendre et eut la bonheur de quitter ce monde de misères, réconcilié avec Dieu et avec les hommes.

Pascaline avait, cette fois, sauvé l'âme de son père.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis la mort de Théodora Chabeyras, lorsque mourut subitement Mme la marquise de Montvert, dont Pascaline était la femme de chambre.

Mme de Montvert avait perdu son mari après dix ans de mariage.

Elle était sans enfants, le ciel lui ayant repris les trois qu'il lui avait donnés. Comme famille, elle n'avait que des arrière petits-cousins, tous très riches, avec lesquels elle n'avait eu d'ailleurs que de lointains rapports, par la raison qu'ils n'habitaient plus la France depuis de longues années. Libre de sa fortune, — quelques centaines de mille francs et son château de Montvert perché comme un nid d'aigle sur les flancs d'un énorme rocher — elle pensa ne pas pouvoir mieux disposer de son avoir qu'en la donnant totalement par testament olographe à sa dévouée femme de chambre, qui était pour elle plutôt une demoiselle de compagnie qu'une domestique. Elle avait l'intime persuasion que la vaillante et pieuse jeune fille qu'était Pascaline continuerait dans la paroisse les bonnes œuvres qui lui étaient si chères.

Mme de Montvert ne s'était point trompée.

Devenue châtelaine, Pascaline demeura ce qu'elle avait été dans son humble condition : bonne, serviable, la servante des pauvres, des petits, des délaissés.

Seulement, elle fit le bien sur une plus grande échelle. Elle fut plus encore que ne l'avait été sa bienfaitrice la Providence des malheureux de la paroisse et des paroisses environnantes. Elle donna non seulement son argent, mais encore son temps; visitant les malades, catéchisant les petits enfants, confectionnant des vêtements pour les pauvres. Ces œuvres admirables de la charité chrétienne, Mlle Chabeyras continue à les faire sans compter ni avec sa bourse, ni avec son temps, ni avec sa santé, qui d'ailleurs est excellente.

Aussi dans tout le pays, le nom de Mlle Pascaline — on ne désigne jamais autrement la nouvelle châtelaine de Montvert — est-il connu, aimé et béni de tous.

— Voilà, fit l'abbé Ravionnat, son récit terminé, voilà l'histoire de celle à qui tu dois, après Dieu, de n'avoir pas passé la nuit à la belle étoile, trempé jusqu'aux os, dans les bois d'Allognon. Que penses-tu de Mlle Pascaline?

— Mon cher oncle, mon idée est que la France redeviendrait promptement ce qu'elle fut dans ses meilleurs jours, si qu'elle secouerait bien vite le joug odieux qui pèse lourdement sur elle, si, pour les seconder, tous les prêtres avaient l'avantage de posséder une demoiselle Pascaline dans leur paroisse.

Puis, après une pause de quelques instants, dont profita le bon curé pour prendre une large prise, le jeune docteur ajouta :

— Je crois aussi, ou plutôt j'ai la ferme conviction, que l'heureux mortel qui fera la conquête du cœur de cette jeune fille, aura du bien dans le ciel de sa vie pour le reste de ses jours..... Qu'en pensez-vous, mon oncle?

— Je suis absolument de ton avis. Mais toi, serais-tu disposé à tenter cette conquête?

— Vous le voyez bien, mon oncle, et si je ne craignais pas d'abuser de votre bonté, je vous prierais de vous occuper de la chose.

— Hum! Hum! fit le bon curé. Ce sont là des affaires toujours délicates..... Enfin il se pourrait que je visse à cela un de ces jours.

Le Dr Lamarche avait trente-deux ans. C'était un homme sérieux, travailleur et déjà fort apprécié en Saintonge comme chirurgien. C'était de plus un de ces chrétiens qui ne rougissent pas de leur foi et savent mettre leur vie en accord avec leurs croyances. La mort de ses parents l'avait placé à la tête d'une jolie fortune. Le curé de Saint-Martin-du-Plomb savait ce qu'était son neveu. Aussi l'estimait-il autant qu'il l'aimait, ce qui n'est pas peu dire.

A la suite des confidences que celui-ci lui avait faites, le bon curé réfléchit, pria..... et s'occupa de l'affaire en question. Il faut croire que le ciel se mit de la partie, car, quand, un mois plus tard, le Dr Lamarche regagna la Saintonge, il emportait la douce espérance de voir bientôt ses vœux exaucés.

Ils l'ont été, en effet. Au mois de mai dernier, la charitable châtelaine de Montvert a épousé dans la vieille église d'Allognon le Dr Eutrope Lamarche. Celui-ci a dit adieu à la Saintonge. Depuis le jour de son mariage, Mlle Pascaline a à ses côtés un autre elle-même qui, à son exemple et avec elle, se dévoue pour les pauvres, soulage et console les malheureux et travaille à relever le niveau moral et religieux de notre bien-aimée patrie.

HENRY SAINTONGE.

FIN

LE « LABOUREUR-REVUE »

Beau recueil d'articles, renseignements et recettes; paraît tous les trois mois en volume. Abonnement : 3 fr. Le fascicule 0 fr. 75.

5, RUE BAYARD, PARIS, VIIIe.